

Une oeuvre d'art en soi Entretien avec Marie Brassard

Christian Saint-Pierre

Number 111 (2), 2004

La tentation autobiographique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Saint-Pierre, C. (2004). Une oeuvre d'art en soi : entretien avec Marie Brassard. *Jeu*, (111), 104-108.

Une œuvre d'art en soi

Entretien avec Marie Brassard

Avec seulement deux créations solos, *Jimmy, créature de rêve* (2001) et *la Noirceur* (2003), Marie Brassard a jeté les bases d'un langage dramatique cohérent et singulier. Non seulement les résultats fascinent, mais la démarche emprunte des avenues si personnelles qu'elle force l'admiration. Pour ce dossier, il nous est apparu nécessaire de rencontrer la directrice d'Infrarouge afin de mieux comprendre les rouages de sa pratique.

Pourquoi croyez-vous qu'on qualifie vos spectacles d'intimes ou de personnels ?

Marie Brassard – Ces termes découlent sûrement de l'honnêteté ou de la franchise que je cherche à instaurer dans ma relation avec le public. Pour y arriver, il ne suffit pas de parler de sujets issus de notre intimité. Je pense plutôt qu'il faut adopter un point de vue personnel sur le monde, sans pour autant supposer que ce regard vaille plus qu'un autre. Tous les créateurs se sentent fragiles. Cet enracinement dans l'insécurité et le doute transmet à l'œuvre d'un artiste une couleur particulière. Offrir une perception unique sur la réalité trace toujours un chemin entre l'acteur et le public, aménage un passage qui permet la communication. Je n'entends pas plaire à tous, mais j'aime ressentir que le canal entre moi et les spectateurs est très nettement ouvert. Enfant, excessivement timide, je me sentais à l'aise de communiquer librement à un seul moment : lorsque j'étais placée dans une situation exceptionnelle où on me donnait la parole. Un exposé oral, par exemple. J'ai toujours ressenti comme un privilège de me tenir ainsi devant les autres et de partager. J'aime semer des indices qui permettent aux gens dans la salle de reconnaître quelque chose plutôt que de l'imposer. Je souhaite provoquer un échange minimaliste avec le public qui table sur la reconnaissance de certains détails, d'observations.

Considérez-vous la solitude comme un état indispensable à la création ?

M. B. – J'ai toujours ressenti ce besoin. Je suppose qu'il s'agit d'un aspect de ma personnalité ou encore d'une réaction à la quantité énorme de travail collectif que j'ai accompli par le passé. Quoi qu'il en soit, je suis convaincue que l'acte de créer prend fondamentalement sa source dans l'isolement. Je considère comme un privilège de porter maintenant seule la responsabilité du spectacle. Dans cet état, je réfléchis mieux et je vois plus clairement en moi. Ma démarche semble très instinctive, mais c'est toujours par une très patiente réflexion que j'arrive à écouter mes propres instincts. J'explore beaucoup mes idées de départ, il peut se passer une longue période avant que je décide de l'avenue dans laquelle je vais m'aventurer.

Je laisse à la dimension poétique le temps de se révéler, j'évite ainsi un résultat trop explicite ou didactique.

Vous êtes l'une des rares artistes à puiser dans une matière autobiographique sans sombrer dans l'égoïsme. Comment y parvenez-vous ?

M. B. – J'ai toujours été agressée par la mièvrerie et les épanchements au théâtre. Je vois le jeu d'une manière très simple, je n'adhère pas à la méthode de l'Actor's Studio par exemple. Même dans le quotidien, je me laisse rarement gagner par la nostalgie ou la sentimentalité. Je pense détenir une connaissance, une conscience de la tragédie qui me permet de rester loin du pathos ou du narcissisme. Depuis mon enfance, beaucoup de gens sont morts autour de moi. La souffrance et la maladie ont été presque invariablement présentes. J'ai toujours considéré ces périodes avec beaucoup de lucidité, jamais avec romantisme. Quand on traverse un drame, on reçoit un choc qui nous rend beaucoup plus solide et lucide qu'on l'aurait cru. On se surprend à accepter la nature même de l'existence humaine, on fait face à la perte d'une manière

beaucoup plus grave et vraie que ce qu'on en voit habituellement au théâtre. J'estime plus respectueux d'aborder de tels sujets en évitant de se replier sur soi-même. Il s'agit certainement du meilleur moyen d'atteindre véritablement les gens qui se trouvent dans la salle. En ce sens, j'entrevois la représentation tel un partage de connaissances à propos d'une réalité commune. Je considère comme plus saine cette manière d'envisager le travail de création et de ne pas sous-estimer l'intelligence des spectateurs.

Vous avez conçu la Noirceur alors que vous étiez menacée d'éviction par le propriétaire de votre logement. Avez-vous ressenti la nécessité, voire l'obligation, de raconter ces événements, de les traduire dans une création ?

M. B. – Je n'ai pas réussi à créer le spectacle que j'entrevois au départ. *La Noirceur* met en scène le récit de cette incapacité. Ma réalité quotidienne me préoccupait tant, à l'époque, qu'elle a rejoint mon travail. Cette période, à la fois fascinante

Jimmy, créature de rêve, spectacle solo de Marie Brassard (Infrarouge, 2001). Photo : Simon Guillbault.





La Noireur de Marie
Brassard (Infrarouge, 2003).
Photo : Simon Guilbault.

et révoltante, constituait un moment triste de mon existence, mais pas une tragédie non plus. J'ai déménagé, et la vie a continué. Je vois pourtant dans cette situation une représentation, à petite échelle, de ce qui se passe à travers le monde dans d'autres champs : l'exploitation des gens pauvres, le mépris qu'on éprouve envers les artistes et les marginaux, à qui on retire jusqu'au droit d'exister. Ces événements ne me blessaient pas que sur un plan personnel, j'étais aussi ébranlée par le sort des autres. La question est devenue si omniprésente dans mon quotidien que je n'ai pas réussi à écrire l'histoire complètement fictive que j'avais en tête. La réalité m'apparaissait tellement plus intéressante que ce que j'aurais pu imaginer. Au moment de créer, je ne parvenais pas à faire abstraction de cette partie de ma vie. Je tenais à raconter cette histoire par laquelle mes consciences sociale et artistique se trouvaient toutes deux interpellées. Comme je ne suis pas une activiste politique, je me sers de mon langage d'artiste pour réfléchir et déclencher une réflexion à propos de cette situation. Le résultat demeure quelque chose de poétique et non un manifeste. J'ai réalisé une œuvre d'art à partir d'une préoccupation à la fois personnelle et collective. Il faut avouer que la promotion immobilière ne constituait pas un sujet particulièrement séduisant, mais je l'ai pris comme un défi. Je ne traduis pas toujours aussi

explicitement les coups durs, du moins pas en temps réel comme cette fois, mais je crois qu'inconsciemment les événements importants de notre vie refont surface dans la création à un moment ou à un autre.

Vous avez imaginé des personnages qui vous collent à la peau. Pour le spectateur, il est quasi impossible de les distinguer de la comédienne. Comment arrivez-vous à composer avec deux entités aussi semblables ?

M. B. – La frontière me semble aussi très mince. Je flotte entre les deux registres. La situation s'avère très étrange, même pour moi. Cela dit, d'un soir à l'autre, mon interprétation diverge beaucoup. Comme j'enregistre souvent les spectacles, je peux constater que parfois je me *joue* moi-même alors qu'à d'autres moments je *suis* moi-même. Il n'y a probablement que moi qui puisse identifier ces glissements. D'ailleurs, cette fine distinction entre l'actrice et le personnage crée une difficulté lorsque je veux quitter la réalité que j'ai instaurée sur scène. Je me suis imposé des paramètres qui exigent davantage d'efforts pour parvenir à entraîner les spectateurs sur un terrain différent. Auparavant, je n'avais joué que des rôles de composition, des hommes et des femmes très loin de moi, avec costumes et perruques. Ce qui m'excitait tout particulièrement dans *la Noirceur*, c'était la possibilité de me tenir pour la première fois debout sur un plateau en étant moi-même, sans théâtralité, dans la plus grande simplicité. Au risque de paraître anti-théâtrale, je voulais me retrouver complètement dépouillée, déagée, vraie. Juste moi devant les spectateurs, moi vraiment.

Voilà qui m'amène à vous interroger à propos de la langue employée dans la Noirceur. Reproduisant les moindres hésitations de l'oralité, elle semble totalement spontanée, à la limite de l'improvisation. Comment arrive-t-on à donner cet effet de réel ?

M. B. – J'écris d'abord en parlant, en enregistrant ce que je dis. Ça explique le caractère naturel de ce langage. Après je transforme la matière première en « littérature » en récrivant. Le jeu de l'acteur comprend aussi cette transposition de la réalité, sa reproduction. Cet hyperréalisme m'intéresse parce qu'il s'avère très inusité au théâtre. Il peut même y devenir surréaliste. D'ordinaire, on travestit ce qu'on porte à la scène. Avec *la Noirceur*, je voulais me livrer à une expérience différente. Donner cette impression de vérité semble presque contre-nature, opposé à l'artificialité fondamentale du véhicule dramatique. Je m'y adonne parce que l'authenticité de l'humain me captive. Déjà au Conservatoire j'adorais observer et reproduire le plus fidèlement possible les gens aperçus dans la rue. Il y a une telle poésie dans la réalité. Les silences, les hésitations, les imprécisions. Tous ces détails s'avèrent si riches de sens, tellement intéressants à regarder, à entendre.

Vos deux spectacles présentent une réflexion à propos du rôle social de l'artiste. Quelle importance accordez-vous à cette problématique ?

M. B. – Comme je suis une artiste, ça fait probablement partie de mes obsessions personnelles. Cette vocation semble évidente depuis mon enfance, pour moi comme pour tout mon entourage d'ailleurs. Même si je ne viens pas d'un milieu intellectuel, j'ai été élevée dans le respect de ma propre identité. Plus jeune, je n'interrogeais pas le

statut de l'artiste dans la société puisque, pour moi, il s'agissait d'un métier équivalent au droit ou à la médecine. La valeur de cette fonction n'était pas mise en question. Maintenant, le sujet m'importe beaucoup. De nos jours, s'affirmer comme artiste constitue un engagement politique. Il y a quelque chose dans la nature même de l'art qui va à l'encontre de tous les paramètres d'efficacité et de rentabilité si chers à notre époque. Paradoxalement, il semble superflu en regard des besoins fondamentaux, mais il occupe un rôle essentiel dans la survie de l'espèce humaine pour une multitude de raisons et depuis la nuit des temps. Il faut trouver les arguments pour ouvrir l'esprit des gens à cette idée. Chose certaine, l'art possède une fonction primordiale dans ma survivance. Si on prétend que ça ne sert à rien, mon existence est remise en cause. Tant que je vais me mettre en scène moi-même, je pense que cette réflexion demeurera présente. Je ne peux pas envisager la situation autrement.

Comment parvenez-vous à imbriquer si harmonieusement le réel et l'imaginaire ?

M. B. – À mes yeux, tout procède de la réalité. Aussi bien les aspects que l'on dit vérifiables que ceux que l'on considère comme inexplicables ou oniriques. Nos rêves, par exemple, appartiennent à la même réalité que nos vies. Comme la peur, l'imagination et l'angoisse, ce sont des facettes de l'existence humaine – des manifestations qui ne semblent peut-être pas rationnelles, mais qui existent bel et bien et qu'on expérimente chaque jour. Le passage entre tout ça s'établit assez naturellement pour moi. Les éléments concrets bénéficient nécessairement d'une ombre qui constitue leur dimension abstraite. Dans mon travail, ça agit souvent en transparence. On voit l'abstrait au travers du concret et vice versa. Je pense qu'il y a un double poétique correspondant à tout concept, objet ou personne. Toutes les idées, même les plus rationnelles, possèdent une traînée qui fait appel à la fantaisie, à l'imagination ou à l'irrationnel. Comme artiste, j'essaie toujours de me laisser surprendre, de me retrouver chaque fois en terrain inconnu où l'étonnement demeure possible. J'accepte de ne pas pouvoir me raccrocher à quelque chose de familier. Je ne veux surtout pas qu'on m'indique ce qu'il convient de dire et comment le formuler. Je réclame le droit de prendre le risque, de comprendre seule que je me suis trompée ou, encore mieux, de découvrir quelque chose que personne n'avait soupçonné. **J**